

Amy J. Ransom

Cani, Isabelle. *Harry Potter ou l'anti-Peter Pan : Pour en finir avec la magie de l'enfance*. Paris : Fayard, 2007. 316 p. ISBN : 9782213634555

« Parce que la société est infantile, l'oeuvre littéraire susceptible de nous parler le mieux aujourd'hui ne pouvait naître qu'au sein de la littérature de jeunesse » (269); ainsi conclut son intervention sur le phénomène Harry Potter Isabelle Cani, agrégée de Lettres modernes, docteur en littérature comparée et enseignante en lycée technique. L'originalité de *Harry Potter ou l'anti-Peter Pan : Pour en finir avec la magie de l'enfance* ne réside pas tant dans son identification de l'influence de J. M. Barrie ou d'Anthony Horowitz sur les romans de Rowling, que dans les conclusions que son auteur tire de sa comparaison avec ces textes. Comme l'analyse de Cani prend en compte la série dans sa totalité (le tome final étant paru en 2007), elle possède un grand avantage sur les études critiques précédentes. Et la résolution de la série est essentielle pour sa thèse qui propose que l'oeuvre de Rowling se distingue nettement de *Peter Pan* (1904) ou des romans plus récents d'Anthony Horowitz (*L'Île du Crâne*, 1983; *Maudit Graal*, 1990) en ce qu'elle renie le fantasme de rester enfant et qu'elle promeut le développement des jeunes en adultes équilibrés, prêts à assumer leurs responsabilités familiales et sociales.

Selon Cani, l'archi-célèbre pièce et puis le roman pour enfants de James Barrie inaugurent une époque dominée par l'idéalisation de l'enfance et une infantilisation croissante des adultes dans les pays de l'Occident, tendance qu'elle voit codifiée par la profession psychiatrique dans l'identification du « syndrome Peter Pan » par Dan Kiley (1983). En contraste avec les romans de Horowitz et d'autres auteurs contemporains de « petits romans de consommation rapide » (90), Rowling a composé le cycle de *Harry Potter* en tant qu'antidote à la tendance de valoriser « la toute puissance des désirs infantiles » (90) et de s'asservir à eux, dont témoigne la littérature jeunesse depuis la parution du mythe de Peter Pan au début du siècle. C'est la maturation de son personnage principal qui transforme ce qui aurait pu être une simple série, « faite pour être lue sporadiquement et dans le désordre » (58), en un cycle dans lequel les héros « ont avant tout une histoire qui évolue d'un tome à l'autre » (59) selon la définition d'Anne Besson dans *D'Asimov à Tolkien. Cycles et séries dans la littérature de genre* (Paris : CNRS, 2004). Cette évolution – évidente pour tous ceux qui ont lu les sept romans de *Harry Potter* – s'avère être la clé à l'argument de Cani, qui postule que « le vrai sujet de Rowling est la difficulté de grandir » (190) et que son cycle de romans met en scène « le renoncement à l'innocence » (147) à travers les aventures de son héros qui, dans l'épilogue du tome VII représente « l'homme réconcilié avec le temps qui passe, assumant son âge sans perdre son âme » (151-152).

Je simplifie ici l'argumentation plus nuancée des quatre premiers chapitres d'un ouvrage qui se situe sur la lignée d'un certain nombre d'études qui défendent l'oeuvre de Rowling en y retrouvant une valeur morale édifiante, pour les enfants

comme pour les lecteurs adultes.¹ Ces analyses affrontent la difficulté qui se présente parfois à tous ceux qui s'adonnent à la critique de la culture populaire : de démêler l'attitude de fan de l'attitude critique. C'est peut-être parce que Cani est aussi une fan de Harry Potter que son travail se lit avec autant de plaisir et qu'on y trouve de nombreuses qualités. Je trouve cependant que l'ouvrage fait défaut là où Cani ne défait pas suffisamment les liens entre ces deux positions, de fan d'une part et de critique de l'autre. C'est à dire que l'auteur identifie les mêmes points faibles de l'ouvrage de Rowling qu'ont déjà trouvés d'autres critiques, mais que la fan trouve les moyens de les pardonner. Ce phénomène s'observe surtout à propos de trois thèmes d'analyse : 1) le traitement des personnages féminins et la représentation des rôles des sexes; 2) le traitement du thème du racisme et de l'Autre dans le contexte d'une société multiculturelle; et, 3) le rapport des romans à la société capitaliste de consommation.

Cani conclut dans son cinquième chapitre, consacré à la « Fantaisie masculine et raison féminine », que bien qu'ils admettent la variation individuelle, les romans de Harry Potter réservent à leurs personnages masculins et féminins des rôles plutôt traditionnels, à une exception près. Ils renversent la relation typique de la raison avec le masculin et de l'émotion avec le féminin. En attribuant au personnage central d'Hermione Granger une intelligence, ou disons plutôt une rationalité et une éducation supérieures à celles de ses confrères Harry et Ron Weasley, qui eux ont tendance à suivre des réactions émotionnelles avant de raisonner, Rowling met la raison et, en corollaire, la justice du côté de la femme. En plus, propose Cani, l'association faite dans les romans entre les personnages masculins (Harry et Ron) et le monde sorcier et entre Hermione et le monde moldu (Muggle, c'est-à-dire, non-sorcier), attribue une certaine attitude féministe au texte en ce que : « Sa prétendue infériorité raciale peut être lue comme une métaphore désignant sa condition de femme dans un monde viril et sexiste » (174). L'hypothèse de Cani à ce propos est intéressante et originale, mais elle ne répond pas assez au corpus de la critique féministe anglophone qui pourrait la contredire.²

L'ascendance moldue de Hermione nous met face aux grands thèmes de la série-cycle : le racisme et la différence. Dans les chapitres six et sept (« Soulever les voiles du passé », « Le combat contre le double, ou le prix à payer pour grandir »), Cani affirme que l'on peut trouver des références allégoriques à la Deuxième Guerre Mondiale et à l'antisémitisme dans le personnage de Voldemort, qui représenterait une espèce de Hitler, accompagné de ses Mangemorts des Nazis avec leur fanatisme pour le sang sorcier pur. Cani démontre comment le récit de Rowling déjoue les arguments des pur-sangs et comment elle contrecarre une logique manichéenne où le bon réside chez soi et le mauvais chez l'autre. Mais elle ne prend pas en compte le constat que, malgré l'image superficielle d'une Poudlard (Hogwarts) « multiculturelle » avec étudiants d'origine chinoise ou indienne, les personnages « ethniques » ne jouent que de rôles secondaires et donc, disent d'autres, le texte réaffirme une logique de la domination culturelle du « blanc » en ce qu'il code en « anglo-saxon » tous les personnages vraiment principaux.³

Enfin, il y a le problème du rapport de la série à la société capitaliste de consommation. Une des observations les plus intéressantes de Cani est son analyse (au chapitre trois, « Le précédent d'Horowitz ») du rapport entre la consommation et la figure du sorcier dans la culture populaire. Avant la Deuxième Guerre Mondiale, selon Cani, la sorcière est mal vue surtout à cause de son rapport avec la

consommation et les désirs animaux. Selon l'idéologie courante, la magie lui permet de combler tous ses désirs sans conscience, comme une bête. L'avènement de la société de consommation de l'après-guerre transforme la sorcière, devenue charmante – telle Samantha dans la série télévisée () – en symbole positif de la ménagère qui se débarrasse de ses tâches avec la magie des appareils domestiques et qui remplit tous les besoins et tous les désirs de sa famille, qui ne sont plus à réprimer mais à combler. Selon Cani, Rowling s'attaque à cette logique avec son portrait critique de la famille moldue Dursley, des consommateurs inconscients, et en y opposant l'image d'une société sorcière bien réglée, avec des lois et des conséquences si on les enfreint. Encore une fois, Cani aurait pu renforcer son argument si elle avait répondu aux néo-marxistes qui ne trouvent chez les jeunes sorciers aussi que de parfaits consommateurs de balais de marque et de bonbons *Bertie Bott's Toutes Saveurs*.⁴

Cani explique dans sa conclusion que la critique sociale modérée qu'offre Rowling se digère mieux précisément parce que l'auteure y ajoute du sucre. Pour des critiques plus sévères ce sera offrir encore une excuse de fan à un ouvrage qu'ils estimeraient trop conservateur; à mon avis Cani vise juste dans son estimation de la valeur culturelle et morale du phénomène Harry Potter, peut-être parce qu'elle partage le conservatisme de Rowling. Le corpus critique dédié à ce phénomène révèle que de critiques divers y ont trouvé de la matière à soutenir des propos complètement contradictoires. Ce que l'on ne peut pas nier cependant, c'est l'aspect globalement conservateur du cycle; il est clair que Rowling rejette « the subversive opportunities available to the fantasist ». ⁵ L'étude de Cani représente quand même une contribution importante à la critique des romans de J. K. Rowling mais il n'y a aucun doute que son auteur reste du côté de ceux qui veulent que la fantaisie soutienne l'ordre établi au lieu de le subvertir.

Notes de bas de pages

¹  On pense à des titres tels *The Wisdom of Harry Potter : What our Favorite Hero Teaches us about Moral Choices* par Edmund M. Kern, *God, the Devil, and Harry Potter* par John Killinger, ou « "What Would Harry Do? J. K. Rowling and Lawrence Kohlberg's Theories of Moral Development" » par Lana Whited avec M. Katherine Grimes (dans *The Ivory Tower and Harry Potter: Perspectives on a Literary Phenomenon*, dirigé par Whited).

²  On pense à *Females and Harry Potter: Not All That Empowering* par Ruthann Mayes-Elma et à « "Blue Wizards and Pink Witches : Representations of Gender Identity and Power" » par Elizabeth Heilmann (dans *Harry Potter's World : Multidisciplinary Critical Perspectives sous sa direction*).

³  Jack Zipes dans *Sticks and Stones: The Troublesome Success of Children's Literature from Slovenly Peter to Harry Potter*, Farah Mendlesohn dans « "Crowning the King: Harry Potter and the Construction of Authority" » dans Whited (voir la note 1) et Tammy Turner-Vorbeck dans « "Pottermania: Good, Clean Fun or Cultural Hegemony?" » dans le volume de Heilmann (voir la note 2) soutiennent tous ces thèses.

4  Voir surtout Zipes et Turner-Vorbeck *op. cit.*

5  Mendlesohn, *op. cit.*, p. 160.